

Non loin de Mons, Hyon abrite la première cabane téléphonique de Belgique conçue pour appeler des disparus. Que personne ne réponde à l'autre bout de la ligne n'est pas un souci.

«ALLÔ, L'AU-DELÀ?»

Par **Laurence van Ruymbeke**

Elle s'assied dans le large fauteuil à bascule, fixe le téléphone noir en bakélite et compose lentement le numéro de téléphone de la maison de ses parents. Ils n'y sont plus. Les chiffres s'imposent pourtant d'eux-mêmes sur le cadran qui tourne, bondissant, sans qu'elle s'y attende, de sa mémoire sans doute, mais plus sûrement du cœur. «Allô, Maman?» Ses mots hésitent, hoquent, sanglotent. A l'autre bout de la ligne, personne ne lui répond. D'ailleurs, le téléphone n'est pas branché. Et la maman de Véronique est décédée il y a deux mois. C'est pourtant bien elle qu'elle appelle: elle sait qu'elle ne recevra pas de réponse, à proprement parler. Mais lui parler rend l'absente plus proche, comme vivante. «Comment vas-tu?, demande-t-elle. As-tu retrouvé papa? Ici, il fait très chaud. Tu sais, les enfants ont remporté le championnat de Belgique de rugby. ...

Le téléphone permet tous les dialogues, même si l'un des deux se tait.

8







PHOTOS: DR

... Je suis si fière d'eux. Tu me manques.» Ses mots s'envolent dans cet espace ceint de planches de bois, qui invite à déposer là son cœur et à le regarder battre. Même si les lèvres tremblent. Surtout si les lèvres tremblent.

Dans cette cabane en bois, plantée au fond de ce jardin dans la campagne montoise, personne n'écoute Véronique, qui garde serré dans sa main le cornet du téléphone. Personne ne la questionne. Personne ne la juge. «C'est un lieu où on peut pleurer tranquille, dit-elle. Il n'y a aucune injonction à atteindre un objectif. Ici, je me sens proche de ma maman, même si je lui parle aussi beaucoup et souvent quand je suis chez moi, face à sa photo. En l'appelant, je lui reste loyale. Elle aurait aimé savoir que je viens ici pour lui téléphoner... C'est douloureux et, en même temps, cela me fait du bien. C'est un instant à moi. Avec un psychologue, on serait trois. Tandis que là, j'ai ma maman en direct.» Dans un cimetière, ils seraient des centaines. Ce n'est pas pareil ici: la cabine-cabane est une bulle, hors du temps, qui permet tous les dialogues, même si l'un des deux se tait.

Depuis le décès de sa mère, Véronique est venue deux fois s'asseoir dans cette «cabane filante», conçue sur le modèle des cabines du vent imaginées par le paysagiste japonais Itaru Sasaki après le tsunami de 2011. Touché lui-même par la perte de proches, il avait pensé ce lieu comme un espace où les retrouver symboliquement par la parole, en comptant sur le vent pour porter ses mots jusqu'à destination. Très vite,

«L'idée n'est pas de gommer l'absence, puisque la perte est toujours là, mais d'apprendre à l'habiter autrement.»

d'autres habitants d'Otsuchi, au nord-est de l'île de Honshū, avaient pris l'habitude d'utiliser cette connexion particulière pour tenter, en parlant aux absents, de traverser au mieux cette si douloureuse épreuve du deuil. Selon les estimations d'Itaru Sasaki, depuis lors, au moins 30.000 personnes ont poussé, un jour, la porte de sa cabine téléphonique.

Le téléphone, un autre outil

«Notre idée est d'offrir des outils différents pour les personnes endeuillées, détaille Mathilde Buonomo, psychologue clinicienne et art-thérapeute à l'origine du projet à Hyon. Des outils, il en existe bien sûr d'autres, comme des groupes de parole ou des cafés mortels (1), mais on n'en trouve pas partout en Belgique, en particulier dans les campagnes. Cette cabane est là pour aider les gens frappés par un deuil à avancer dans leur cheminement, à lâcher prise et à accepter de le faire. L'idée n'est pas de gommer l'absence, puisque la perte est toujours là, mais d'apprendre à l'habiter autrement. Et pour y parvenir, la présence d'un thérapeute n'est pas forcément nécessaire: le deuil n'est pas une pathologie.»

L'idée d'investir cette cabane est née dans la tête de Mathilde Buonomo après qu'elle a découvert une initiative similaire lancée quelques années plus tôt par le Suisse Patrick Genaine, à Villars-Burquin, dans le canton de Vaud. La cabane qu'il y a construite, sur les pas d'Itaru Sasaki, a vu le jour grâce au don que lui avait fait un de ses amis proches, qui s'est envolé avant son inauguration. C'est donc lui que Patrick Genaine a «appelé» en s'asseyant à son tour face au téléphone en bakélite et aux montagnes visibles depuis la fenêtre: juste pour lui dire merci. D'autres, notamment des Français et des Belges, ont aussi poussé la porte de cette cabane suisse, après avoir parfois parcouru des centaines de kilomètres. C'est dire si, à leurs yeux, il était essentiel de s'y rendre et d'y libérer quelques mots.

A Hyon, il y avait déjà une cabane au fond du jardin lorsque la maison a été acquise. Coup de chance: il est possible d'y accéder sans passer par le bâtiment. C'est donc bien une cabane, et non une vraie cabine téléphonique comme il en existait jadis dans les villes et villages, mais l'esprit du concept initial est respecté: le jardin s'y prête et cet espace clos permet de s'exprimer en toute intimité. A équidistance de toute croyance, philosophie ou option politique particulière. Ne restait qu'à décorer et meubler le lieu: un fauteuil placé face à une petite table, un bouquet de fleurs dans un vase, des drapeaux colorés qui longent le plafond, quelques livres sur le deuil – le processus de deuil est si méconnu –, un carnet où laisser quelques mots... Dans un coin, deux téléphones sont posés sur une tablette, l'un pour les adultes et l'autre pour les enfants, celui-ci couvert d'autocollants étoilés: la mort ne s'encombre pas de l'âge de ceux qui restent et qui font face au vertige de l'absence. Par la fenêtre, on distingue un coin de jardin alors que, face à la porte, un houx veille au grain, en majesté. L'arbuste qu'il fallait: avec

son feuillage persistant, il incarne une forme d'immortalité, la certitude d'un retour du printemps après de rudes hivers.

129 cabines au Canada

Inaugurée le 21 mars dernier et dûment répertoriée sur le site mywindphone.com, la cabane de Hyon est la première du genre en Belgique. Aux Etats-Unis, on en recense 427, au Canada, 129 et 57 seulement ailleurs dans le monde, dont deux en France, trois en Allemagne, cinq en Italie. La cabane de Hyon est accessible en journée, du lundi au dimanche. Il ne faut ni s'annoncer, ni se présenter, ni payer le moindre centime. «Que l'on puisse venir ici gratuitement, sans que l'on ne doive rien à personne et que personne ne nous doive rien, rend cette initiative d'autant plus belle, assure Véronique. Il nous est juste offert de créer ici un autre lien avec les disparus. Et j'en suis très reconnaissante.» A ce jour, nul ne sait combien de visiteurs, à Hyon, ont décroché le téléphone pour appeler l'ailleurs. «Sur notre page Facebook, beaucoup de gens nous remercient d'avoir imaginé un tel lieu et de ne pas avoir redouté d'évoquer ce lien avec la mort, un sujet qui reste tabou», raconte Mathilde Buonomo.

Dans le concept original des cabines du vent, il est prévu qu'un «gardien» soit disponible dans les environs, au cas où un visiteur souhaiterait parler à quelqu'un avant d'entrer dans la cabane ou après en être sorti. Il est aussi chargé d'entretenir le jardin ...



Plusieurs centaines de «téléphones du vent» ont essaimé à travers le monde sur le modèle de celui de son inventeur japonais (en haut à gauche).



MATTHEW KOMATSU



MYWINDPHONE



MYWINDPHONE



MYWINDPHONE

... environnant et le lieu lui-même. A Hyon, il n'y a pas de gardien en tant que tel, mais Mathilde Buonomo et ses collègues thérapeutes sont présentes dans la maison, au cas où. Leur ouverture à l'échange permet de retisser un lien de communauté autour du deuil, alors qu'il s'effiloche ailleurs.

Pique-nique au cimetière

«Aujourd'hui, en Belgique, il n'y a plus guère de place pour le deuil, observe Mathilde Buonomo. Une semaine après la disparition d'un proche, on est censé aller bien et reprendre le cours de sa vie, comme si de rien n'était. La famille et les proches sont en outre confrontés à des impératifs d'organisation des funérailles, de succession et de gestion administrative qui sont parfois d'une grande violence. Le rôle de la communauté n'a plus rien d'automatique. Auparavant, il y avait des veillées qui permettaient de prendre un temps ensemble autour de la mort. Les proches portaient le deuil, ce qui rendait leur peine visible: les autres savaient alors ce que cette famille traversait et pouvaient adapter leur manière de leur parler. Tous ces rituels se perdent.» Et quand les funérailles sont terminées, ceux qui sont confrontés à l'absence le restent, seuls, souvent. Car la vie a repris ses droits

pour tous les autres. Même les corbillards se font de plus en plus discrets, comme si la mort, décidément, restait insupportable à voir, ou à évoquer. Dans les pays du sud de l'Europe, en Italie, en Espagne, au Portugal, fortement empreints de religion et de culte des morts, le cimetière est un lieu de vie, où l'on vient volontiers s'asseoir pour papoter, tricoter, voire jouer aux cartes. Pareil en Guadeloupe où les cimetières, débordants de couleurs, sont même des lieux de pique-nique.

Puisque tel n'est pas (encore) le cas ici, même si les cimetières se verdissent peu à peu, des projets comme la cabane filante, à Hyon, permettent de réintroduire le sujet de la mort dans l'existence des vivants, sans s'en détourner. Même via un téléphone sans fil. Car parler libère et, sans cet appareil à cadran rond, la démarche ne serait pas pareille.

«Au revoir, maman, et à bientôt.» Véronique raccroche le combiné. Et quitte la cabane flanquée d'une lanterne et d'un carillon. Bientôt, une girouette prendra place sur son toit. Histoire de voir dans quelle direction le vent portera les mots des vivants. ●

(1) Café mortel: les cafés mortels sont des temps de parole et d'écoute, ouverts à tous, lors desquels les thèmes de la mort, des disparus et du deuil sont librement abordés.